

Un admirateur

Un énorme sac atterrit lourdement sur le bureau de Leonardo Verga.

— Hé ! Faites un peu attention ! s'écria le journaliste.

— Mille z'excuses, m'sieur ! mais ça pèse une blinde, ce bazar, répliqua le préposé au courrier. Tout ça, c'est pour Sibilla.

Et avant que Leonardo eût le temps de protester, le grossier personnage s'éclipa de la salle de rédaction en grommelant.

Zeno Arbini, un petit nouveau à tennis trouées et polo délavé, qui travaillait au *Flash* depuis trois mois à peine, se pencha sur le sac, les yeux brillants de curiosité. Il rédigeait pour l'instant des entrefilets traitant des événements locaux, mais Leonardo savait que le garçon rêvait de s'atteler à un boulot plus lucratif et gratifiant, comme ses collègues expérimentés.

— Bah dis donc, c'est une vedette, cette nana ! s'exclama le garçon. Et tout ça à cause de ses histoires à dormir debout.

Même si Leonardo partageait son scepticisme, il se sentit obligé de défendre son amie :

— J'ai tenu le même discours que toi, à une certaine époque, tu sais ? Puis j'ai mené quelques enquêtes avec Sibilla et, malgré mes doutes sur l'authenticité des manifestations étranges dont nous avons été les témoins, je sais qu'elle ne se moque pas des lecteurs.

— Waouh ! Et tu la connais bien ?

Leonardo se mordit la langue : il avait juré de ne jamais rien divulguer de compromettant sur Sibilla. Il s'apprêtait à enjoindre à Zeno de retourner à ses chiens écrasés, lorsque la porte du bureau de leur rédactrice en chef s'ouvrit, livrant passage à un nuage de fumée. Une tête coiffée d'un casque de cheveux bruns se profila à travers cette brume toxique. Des yeux perçants scannèrent la salle de rédaction.

— Verga ! Venez dans mon bureau et faites attention à ne pas vous ruiner le dos avec le sac du courrier.

Leonardo sentit tout le poids du monde s'abattre sur ses épaules. Ça, plus celui du fardeau qu'il était obligé de transporter jusqu'au bureau de Maria Carpi, leur tabagique et vénérée grande manitou.

Zeno continuait à le regarder la bouche béante, attendant sans doute la réponse à sa question.

— Retourne écrire au lieu de gober les mouches, lui lança Leonardo avant de soulever le sac de jute.

Outch ! Vingt kilos. Au moins !

Une fois que Leonardo fut entré en grognant, Maria Carpi referma aussitôt la porte de son bureau.

— Posez tout ça sur la table, Verga, et donnez-moi un coup de main avec ces lettres.

Leonardo haussa les sourcils :

— Vous ne pensez pas que j'ai mieux à faire que d'éplucher le courrier du cœur ?

Maria Carpi souffla un énorme nuage de fumée par le nez. Son imitation du taureau énervé étant des plus éloquentes, Leonardo jugea prudent d'obtempérer.

— Très bien, de toute façon, j'ai déjà terminé la première page de mon dossier de 50 000 signes à rendre pour hier.

Maria ouvrit le sac. Un flot d'enveloppes multicolores s'en échappa. Sans plus attendre, la rédactrice en chef les examina une par une.

— Et on cherche quoi, au juste ? demanda Leonardo en ramassant une poignée de lettres, toutes adressées à Sibilla.

— Des enveloppes rouges avec un timbre en forme de cœur. L'adresse est écrite à l'encre dorée.

— Au moins, c'est précis.

Après une dizaine de minutes de recherches, le tas de courrier ne correspondant pas au signalement leur arrivait presque aux genoux.

Mais aucune enveloppe répondant exactement à la description de Maria.

Celle-ci retourna le sac de jute pour le secouer. Elle avait allumé au moins trois cigarettes d'affilée et les cendres de la dernière tombèrent sur son chemisier.

— Rien ? Il aurait enfin compris ?

— Qui ça, *il* ? demanda Leonardo.

— Depuis bientôt deux mois, quelqu'un adresse des lettres d'amour à Sibilla. Je n'ai pas prêté attention aux premières, j'ai pensé que c'était l'œuvre d'un esprit un peu trop romanesque. Puis elles se sont multipliées comme les proverbiaux petits pains. Notre amoureux éconduit en a envoyé au moins trois pas jour, toutes plus enflammées les unes que les autres, mais surtout, de plus en plus inquiétantes.

— Comment ça ?

Maria ouvrit le tiroir de son bureau et tendit un paquet de feuilles rouges à Leonardo.

— Jetez donc un œil.

Le journaliste parcourut les lettres les unes après les autres :

« *Sibilla, mon amour, ma reine de l'étrange, la dernière affaire résolue m'a laissé pantelant. Je veux que tu sois mienne. Que de grandes choses nous accomplirions ensemble. Je serai l'être le plus heureux du monde si tu pouvais répondre à ma déclaration dans ton prochain article...*

« *À la plus belle et courageuse des journalistes, je me jette à tes pieds. Avec quelle intelligence tu as su résoudre l'affaire des fantômes de la basilique San Marco !...*

« *Ma bienaimée Sibilla, tu ferais de moi le plus heureux des misérables si tu daignais me répondre dans ton prochain article...*

« *Mon adoré, ma Sibilla, tu ne m'as toujours pas répondu et je n'en dors plus. Tu commets une grave erreur...*

« *Quand cesseras-tu de me faire souffrir... ?*

« *Garce ! Est-ce comme ça que tu remercies le plus dévoué de tes lecteurs ?*

« *Je te crèverai, je t'égorgerai sur l'autel de Mammon, catin !...*

« *Divine Sibilla, pardonne les mots que je t'ai adressés, je ne suis qu'un lombric illuminé par une étoile aux cheveux ardents, un soleil auquel tu dois ton doux prénom : Elena. Ma sublime Elena... »*

Incrédule, Leonardo lut et relut la dernière lettre.

— Il connaît son identité ! s'écria-t-il suffoqué.

— Exact, dit Maria. Malgré tous nos soins pour protéger l'anonymat de Sibilla, ce... malade mental a réussi à percer un secret que je cachais aussi soigneusement que ma date de naissance. Leonardo se garda bien de lui dire qu'il la connaissait, sa date de naissance.

— Est-ce que Sibilla est au courant ?

— Bien sûr ! Je me suis chargée de lui transmettre toutes les missives, même les plus anodines.

— Et aujourd'hui, rien...

— Je ne sais pas encore si je dois me sentir inquiète ou soulagée. L'article que nous lui avons adressé a peut-être porté ses fruits.

— Vous voulez parler de la tribune placée juste à côté de la chronique de Sibilla avant-hier ? Elle m'avait interpellé.

— Voilà ! Elle traitait des *stalkers*, ces types qui tombent amoureux des célébrités et les harcèlent. J'ai rappelé l'excellent boulot de la police et les peines de prison encourues.

Maria se baissa pour ramasser l'amoncellement de courrier et entreprit de tout ranger dans le sac.

— Maintenant que voilà votre lanterne éclairée, je pense que je vais vous laisser reprendre la rédaction de ce dossier que vous n'avez pas été fichu de terminer dans les temps. Mais soyez prudent, ouvrez bien vos yeux et vos oreilles : je subodore des fuites au sein du *Flash*.

— Au moins, je ne suis pas soupçonné.

Le téléphone sur le bureau de Maria se mit à sonner. La rédactrice en chef se dépêcha de

décrocher :

— Bonjour, Sibilla, Leonardo et moi étions justement en train de parler de vous.

Le visage de Maria vira soudain au gris de cendre. Sa énième cigarette s'échappa d'entre ses lèvres exsangues et tomba sur la moquette.

— A... attendez, bredouilla la directrice du *Flash*, je mets le haut-parleur.

La voix de Sibilla retentit alors, claire et ferme :

— Bonjour, Leo. Comme je viens de l'annoncer à Maria, j'ai reçu des lettres de mon mystérieux admirateur *chez moi*. Je serai ravie que nous les lisions ensemble si tu veux bien.

— D'accord ! gémit son ami qui repensa aux messages terrifiants. Ne bouge surtout pas, j'arrive tout de suite.

À peine la conversation téléphonique terminée, le journaliste courut jusqu'à sa voiture et roula à tombeau ouvert, faisant fi des klaxons et des agents de la circulation qui notaient sa plaque d'immatriculation en vue d'une amende bien corsée. Il s'arrêta dans un crissement de pneus juste devant la somptueuse demeure de Sibilla et sortit de la voiture. Le jeune homme grinça des dents en constatant que le grand portail n'était pas verrouillé. Il remonta l'allée en quelques enjambées et sonna. Son amie lui ouvrit presque immédiatement. Vêtue d'une longue robe violette aux motifs floraux et les pieds nus, elle semblait parfaitement détendue. L'anneau à l'étrange pierre de jade dont elle ne se séparait jamais luisait au majeur de sa main droite et ses longs cheveux roux encadraient un visage impassible.

— Tu ne t'es pas demandé si c'était ce malade à ta porte ? dit Leonardo en guise de salut.

— Bonjour, se contenta de répondre la jeune femme. Le fait que tu t'inquiètes pour moi ne te dispense pas d'être aimable. Entre.

Leonardo la suivit, un peu honteux de sa brusquerie. D'effrayantes statues primitives montaient la garde dans le couloir. Si seulement ces colifichets exotiques pouvaient être d'une réelle protection...

Sibilla reçut Leonardo dans son salon lumineux et accueillant, malgré le mélange hétéroclite de masques africains et de cartes astrologiques, les étranges gravures sur les murs, les étagères chargées de vieux livres reliés, les lourds candélabres d'argent terni et ce pupitre sans doute très ancien sur lequel reposait un énorme grimoire aux enluminures pâlies par le temps. Un plateau avec de la limonade fraîche et deux verres était posé sur le bureau d'acajou sculpté de dragons asiatiques. Et à côté des boissons s'amoncelaient plusieurs enveloppes rouges. Leonardo les reconnut grâce à la description de Maria.

— Tu as reçu tout ça rien que ce matin ?

— Mon admirateur secret était très en verve, répondit tranquillement Sibilla. La joie d'avoir trouvé où j'habitais, sans doute.

La jeune femme prenait les choses avec une désinvolture étonnante. Ces missives n'étaient pourtant pas de simples lettres d'amoureux transi. L'inconnu avait proféré des menaces bien réelles. Le journaliste ramassa une enveloppe rouge au-dessus de la pile et en lut le contenu tout aussi pourpre.

« Elena, mon adorée. Je sais enfin où tu te terres. Tu ne peux plus m'échapper, mon amour. Bientôt tu seras mienne. Pour toujours. »

— Il veut t'assassiner, ça saute aux yeux ! s'écria Leonardo bouillonnant de colère.

— En effet, dit Sibilla. Les autres lettres que tu vois me promettent un sort morbide. Je devrais être sacrifiée à Mammon dans deux nuits.

Elle versa de la limonade dans un verre qu'elle tendit à Leonardo. Ce dernier ne fit pas attention à l'offrande.

— Qu... quoi ?

— Prends ce verre et assieds-toi, s'il te plaît, lui enjoignit gentiment la jeune femme.

— Comment peux-tu être aussi calme ? dit Leonardo. Un maniaque s'est mis en tête de te tuer !

— Nous avons connu bien pire.

— Il s'agit d'une menace autrement plus tangible que tes loups garous ou tes fantômes. Il faut appeler la police.

Sibilla secoua la tête :

— Cela mettrait à mal mon anonymat. Par ailleurs, mon dangereux soupirant est peut-être une créature de chair et de sang, mais il pratique la magie noire. Nous restons donc dans le domaine de l'occulte. Mon domaine.

Le regard que lui lança Leonardo fut assez éloquent pour la pousser à s'expliquer plus avant :

— J'avais une drôle de sensation en touchant ce courrier pour la première fois et il y est fait référence à Mammon. J'ai donc analysé encre et papier avec le pendule divinatoire et mes quelques connaissances en alchimie... encore bien maigres, je dois l'admettre.

— Zeno Arbini le petit stagiaire avait raison : ce sont des histoires à dormir debout, maugréa Leonardo.

— Mais je suis pourtant bien éveillée. Et j'ai découvert que l'encre était constituée d'un mélange d'or pur, d'huile de lin, et d'un peu de sang. Le papier lui-même est coloré artisanalement avec de la teinture de pourpre et des pétales de rose rouge. Or, les sorciers fabriquent toujours leurs encres et parchemins eux-mêmes. Quant à ce Mammon, au nom duquel je dois être sacrifiée, c'est un des sept Princes de l'Enfer.

— C'est merveilleux, un taré adepte de magie noir et de démons infernaux. Me voici complètement rassuré. Et c'est censé faire quoi, cette encre et ce papier enchantés ?

— Ce sont des charmes d'amour. Si j'avais répondu à ces missives par le biais de ma chronique dans le *Flash*, mon cœur aurait été harponné et j'aurais complaisamment offert ma gorge au couteau sacrificiel. D'où un profond énervement causé par mon absence de réaction.

Leonardo n'arrivait pas à décider s'il devait se sentir soulagé par le calme de Sibilla ou inquiet à cause des propos, une fois de plus, complètement fumeux qu'elle tenait. Que le maniaque croie à la magie noire était une chose. Mais la jeune femme avait l'air d'apporter crédit à ces âneries. Tant mieux pour elle si elle se sentait de taille à affronter un fou, mais ses petits pendules et sa bague magique n'allaient pas être d'un grand secours quand son effrayant admirateur sonnerait à sa porte dans deux nuits.

— Tu ne veux pas appeler la police, très bien ! Mais je campe ici et je te protège, déclara le journaliste en se levant avec un air résolu.

— À ta guise, répondit Sibilla. Une de mes amies arrive demain de Chicago pour me tenir aussi compagnie. Sa visite était prévue depuis un moment, et je n'ai pas eu le cœur de lui demander de l'annuler.

— Pas très judicieux de ta part. Cette histoire pourrait l'effrayer.

La belle magicienne haussa les épaules avec un petit sourire en coin :

— Peut-être pas.

Un choc brutal les fit sursauter. Un des carreaux de la grande fenêtre du salon s'était étoilé et une traînée de sang s'étalait sur la vitre. Sibilla et Leonardo sortirent dans le jardin, contournèrent la villa et trouvèrent une colombe morte, le crâne fracassé. Le reporter ramassa le petit cadavre et poussa un cri de dégoût en lâchant l'oiseau. Entre les plumes blanches, grouillait une armada d'asticots. Les horribles nécrophages semblaient se multiplier sur la dépouille, leurs ondulations abjectes faisaient frémir le doux plumage. Sous les yeux horrifiés des deux amis, la colombe fut nettoyée de sa chair en quelques instants.

Encagé entre les côtes frêles, se trouvait un origami d'un sinistre rouge sang, plié en forme de cœur. Sibilla se baissa pour récupérer délicatement cette nouvelle lettre parvenue par une voie bien insolite. Leonardo, médusé, cherchait vainement à comprendre ce répugnant phénomène.

Sur le papier, les mêmes lettres dorées tracées en majuscule :

« *Chère et tendre Elena, ceci est un avertissement. Si tu ne me réponds pas, tu vas perdre un être cher.* »

— Pas de doute, dit Sibilla, il s'impatiente.